Kahena

(Al-Kâhina)

Y. Modéran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1306>

DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.1306

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2005

Pagination : 4102-4111

ISBN : 2-7449-0538-0

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

Y. Modéran, « Kahena », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 27 | 2005, document K22, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1306> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1306>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Kahena

(Al-Kâhina)

Y. Modéran

- 1 La Kahena est probablement la figure la plus célèbre et aussi la plus mal connue de l'histoire de la résistance berbère à la conquête arabe au VII^e siècle.
- 2 Se fondant principalement sur les récits de Ibn K̥haldûn et de Ibn ʿId̥hârî, deux auteurs du XIV^e siècle, l'historiographie moderne a donné de sa vie une version qui a elle-même été le support de toutes sortes de fictions littéraires ou poétiques. Selon ces récits, lorsque, vers 688-89 ou 692-93, le général arabe Hassan fut nommé gouverneur de la nouvelle province d'Ifrîqiyya, reconquise par son prédécesseur après la défaite et la mort de Kocila, on lui apprit que l'ennemi le plus menaçant pour les musulmans était la Kahena, « reine du Mont Auras » (l'Aurès), et chef de la tribu des Djeraoua (Djarâwa), qui elle-même était à la tête de tous les Berbères Botr. Hassan l'attaqua, mais fut vaincu. Il s'enfuit vers la Cyrénaïque (« le pays de Barka »), tandis que la Kahena devenait maîtresse de toute l'Ifrîqiyya. Cinq ans plus tard, le général revint à l'assaut, et bénéficia d'informations d'un jeune Arabe fait prisonnier par la Kahena, K̥hâled, ainsi que du soutien des populations locales, tyrannisées et ruinées par la reine qui avait décidé d'appliquer la tactique de la terre brûlée pour décourager les conquérants musulmans. Hassan fut vainqueur et la Kahena, qui avait prédit son sort, fut tuée dans l'Aurès, près du lieu dès lors appelé Bîr al-Kahina. Mais ses deux fils, qu'elle avait envoyés avant la bataille auprès du général, devinrent les chefs d'un contingent de 12 000 Berbères désormais intégrés à l'armée arabe.
- 3 R. Le Tourneau parlait, à propos de ce genre de reconstitution, de « *vulgate de la conquête telle qu'on est accoutumé de la tirer des historiens arabes, par un choix qui n'obéit pas toujours à d'impérieuses exigences critiques* ». Plus d'un demi-siècle après, la remarque n'a rien perdu de sa pertinence. La méthode consistant à privilégier *a priori* Ibn K̥haldûn et à sélectionner arbitrairement dans les autres sources tel ou tel détail qui s'accommode avec son récit est, en effet, scientifiquement indéfendable. Tous les textes doivent être pris en considération et soumis aux mêmes analyses critiques, sans que l'on mette Ibn K̥haldûn à part.

Historicité et chronologie de l'histoire de la Kahena

- 4 Force est d'abord, si l'on s'en tient à cette méthode, de poser la question de l'historicité même de la Kahena. Certains historiens modernes, gênés par divers détails manifestement légendaires dans ces récits, et surtout par le silence des sources grecques et latines (qui évoquent pourtant à la même époque l'autre fait glorieux de Hassan, la prise de Carthage), l'ont niée. Deux témoignages plus anciens que ceux habituellement cités à propos de la conquête arabe de l'Afrique en font pourtant état. Le premier, souvent oublié parce que connu seulement par une citation d'Ibn al-Aṭṭḥir, est dû à Al-Wākidī (747-823), un auteur, il est vrai, tôt contesté par ses pairs, mais qui écrivait à peine un siècle après l'aventure de la Kahena :

« D'après Wākidī, la Kahena se révolta par suite de l'indignation qu'elle ressentit de la mort de Kocēila. Puis, devenue maîtresse de l'Ifriqiyya entière, elle y commit des actes infâmes et des injustices sans nom. Les musulmans eurent, après la mort de Zoheir ben Kays (Zuhayr ibn Kays) en 67 (686-87), à subir les pires traitements. Alors 'Abd al-Malik nomma gouverneur d'Ifriqiyya Hassan ibn al-Nu'mān qui, à la tête de forces considérables, livra à la Kahena une bataille où les musulmans, vaincus, subirent de grandes pertes. Hassan se retira alors dans la province de Barka et y resta jusqu'en 74 (693-94), où, d'après les ordres de 'Abd al-Malik et avec les troupes que lui envoya le khalife, il marcha de nouveau contre la Kahena, qu'il vainquit et tua, elle et ses enfants » (traduction Fagnan, *Revue africaine*, 1896, p. 379).

- 5 Le second, encore plus, voire totalement méconnu, figure dans deux passages de la *Chronographie syriaque* d'Élie Bar-Sinaya, métropolitain chrétien de Nisibe. Ce livre date de 1019, mais Élie y cite, pour chacune de ses informations, ses sources :

« An 78 (697-98). Hassan s'avança dans le pays des Romains et revint victorieux. La reine des Berbères le rencontra, le vainquit ainsi que tous ceux qui étaient avec lui. Hassan lui échappa. Tous ceux qui étaient avec lui périrent et furent tués (*Chronique des Arabes*). »
 « An 84 (703-704). Hassan, fils de Numan, entra en Afrique. La reine des Berbères partit pour le combattre. Elle fut tuée ainsi qu'une grande partie de l'armée qui était avec elle (Kuwarazmi, *Chronique des Arabes*) » (traduction Delaporte, p. 95 et 97).

- 6 Or la *Chronique des Arabes* semble être un texte du VIII^e siècle (Élie ne la cite plus au-delà de l'année 90 de l'Hégire), et Moḥammed Ibn Mūsā al-Kūwā-razmī, établi à Bagdad, vivait, en tout cas, au début du III^e siècle de l'Hégire, soit au début de notre IX^e siècle, seulement cent ans après la Kahena. Cette relative proximité des événements, et la diversité d'origine des auteurs, incitent à admettre que tout n'est décidément pas légende dans cette histoire, même si, on y reviendra, la sobriété de ces textes contraste fortement avec la prolixité des détails géographiques, généalogiques ou religieux des récits ultérieurs.
- 7 L'historicité de la Kahena admise, plus difficile est de dater exactement ses hauts faits. Même si toutes les deux retiennent un écart d'environ six ans entre les deux campagnes de Hassan, les différences entre nos deux sources les plus anciennes sont en effet importantes. Or les auteurs arabes ultérieurs ont tous situé l'histoire de la reine entre leurs deux dates extrêmes : Ibn 'Abd al-Hakam parle ainsi de 692-93 et 695-96, Ibn al-Rāqīq (suivi plus tard par Ibn Kḥaldūn) de 688-9 et 693-94, et Al-Mālikī de 688-89 et 691-92 ; Al-Bakrī, qui ne cite que la première bataille, la place en juillet-août 687, tandis que Ibn al-Aṭṭḥir retient 693-94 et 698-99. Après lui, on trouve encore 697-98 et 702-703 chez Ibn 'Idḥārī, et même 688-89 et 701 chez 'Ubayd Allāh ibn Sālīh. Dès le Moyen Âge, cette imprécision était un fait admis, sur lequel certains préféraient reconnaître leur ignorance : « L'ordre chronologique des campagnes de Hassan... n'est pas bien déterminé, non

plus que la conquête de Carthage et de Tunis et la mort de la Kahena », notait ainsi très honnêtement Ibn ʿIdhârî.

- 8 En fait, le point de référence le plus solide pourrait être la prise de Carthage, que toutes les sources arabes qui la citent considèrent comme antérieure aux combats contre la Kahena, et que les sources grecques évoquent en deux temps : une première prise en 696 ou 697, une réoccupation byzantine éphémère, et une chute définitive de la ville en 698. Si l'on admet que les auteurs arabes n'ont retenu que la victoire finale, l'aventure de la Kahena devrait donc se placer entre 698 et 702-703. Cette chronologie n'est cependant pas celle habituellement retenue par l'historiographie moderne, qui préfère insérer la défaite de Hassan contre les Berbères après la première prise de Carthage, et sa victoire définitive après la reprise de la ville, ce qui conduit donc à retenir les années 696-698 ou 699. En fait, aucun texte arabe ne justifie ce choix, et on ne voit pas réellement ce qui s'oppose aux dates données par Elie Bar-Sinaya, 698 et 702-703.

Identité et origines de la Kahena

- 9 Kahena est un nom arabe qui paraît bien n'avoir été qu'un surnom, « la devineresse », manifestement en rapport avec les dons prophétiques que prêtent à la reine les auteurs musulmans à partir d'Ibn ʿAbd al-Hakam (mort en 871). Ce nom reste en tout cas unique dans toutes nos sources jusqu'à Ibn K̥haldûn, qui soudainement, à la fin du XIV^e siècle, indique d'abord que son vrai nom était Dihya, puis, en deux passages différents, lui attribue une généalogie remontant jusqu'à sept générations en arrière : elle aurait été « fille de Tabeta (ou Mâtiya), fils de Tifan (ou Nîcan), fils de Baoura, fils de Mes-Kesri, fils d'Afred, fils d'Ousîla, fils de Guerao » (trad. De Slane, t. III, p. 193). Cette famille aurait dirigé les Djeraoua, tribu alors à la tête des Botr, deux ethnonymes jusque-là jamais mis en relation avec la résistance berbère.
- 10 Que penser de telles informations apparues si tardivement ? Le fait qu'elles aient été plus ou moins fidèlement reprises ensuite par d'autres auteurs arabes comme Ibn Abî Dînâr al-Kairouani ne prouve évidemment rien. Inversement, le caractère tardif du *Kitâb al-Ibar* n'est pas en soi un facteur d'infériorité : les éditeurs de textes anciens et médiévaux savent bien qu'un manuscrit du XV^e siècle issu directement d'un *codex* du IX^e siècle peut souvent s'avérer supérieur par ses leçons à un document du X^e siècle déjà contaminé par trop de fautes. De la même manière, un historien du XV^e siècle a pu trouver chez un compilateur antérieur des traditions plus anciennes et plus proches des événements du VII^e siècle qu'un auteur du IX^e siècle. Le problème posé est simplement celui des sources d'Ibn K̥haldûn, et de la valeur à leur accorder.
- 11 Or, dans le second de ses paragraphes sur la Kahena, qui est inséré dans une notice sur les Djeraoua, l'historien indique, avec une précision sur l'âge de la Kahena (« elle a vécu cent vingt-sept ans »), le nom d'un de ses informateurs : « Hâni ibn Bakour al-Dârisî ». Le personnage est connu : c'est un de ces généalogistes berbères qui fleurirent en Espagne ou au contact de l'Espagne aux X^e et XI^e siècles. Et parallèlement, et on l'a trop peu remarqué, le premier des ascendants dans la généalogie de la Kahena, Guerao, n'est autre que l'ancêtre éponyme et évidemment mythique de la tribu des Djeraoua (Ibn K̥haldûn le dit d'ailleurs lui-même peu avant). Manifestement, et ce n'est pas une surprise au regard d'autres chapitres d'Ibn K̥haldûn sur la conquête, tout ce qui, à propos du nom et de la tribu de la Kahena, est original et singulier dans le *Kitâb al-Ibar* provient

donc très probablement de ces généalogistes. Certes, ceux-ci ont pu, lorsqu'ils rédigeaient leurs ouvrages, s'appuyer sur des traditions orales. Mais on sait que bien d'autres facteurs, propres au contexte des ^x^e et ^{xi}^e siècles, ont aussi influé sur le contenu de leurs affirmations. La généalogie et l'histoire étaient alors devenues des instruments politiques, que les tribus configuraient en fonction de leurs intérêts immédiats. Or le mythe de la Kahena était tel, dès le ^x^e siècle, qu'il se prêtait à toutes les récupérations. Les habitants du Maghreb avaient déjà, en effet, tendance à retrouver les traces de la reine un peu partout : Al-Bakrî rapporte ainsi une légende faisant de l'amphithéâtre d'El-Djem « le château de la Kahena » ; il note même à propos de Ghadamès, en plein Sahara : « on y voit des souterrains que la Kahena, celle qui s'était montrée en Ifrîqiyya, avait employés comme prison ». Et Al-Tidjânî, de son côté, rapporte la même tradition sur El-Djem, mais en appelant la reine « la Kahena des Lawâta ». Or, si les Lawâta avaient tenté de le faire, comment exclure que les Djeraoua n'aient pas cherché à annexer eux-aussi le souvenir de la Kahena à leur histoire, alors même que leur nom n'apparaissait pas, en fait, dans les événements du ^{vii}^e siècle ? On sait bien que, dès avant cette époque, d'autres tribus berbères n'avaient pas hésité à s'inventer une origine yéménite. De la même manière, beaucoup d'indices suggèrent, comme le soupçonnait déjà W. Marçais, que la signification exacte du nom *Botr* et l'importance réelle du groupe ainsi dénommé n'avaient au ^{vii}^e siècle probablement que peu de rapports avec ce que l'auteur du *Kitâb al-Ibar* décrit en son temps : chez Ibn ʿAbd al-Hakam et Al-Mâlikî, par exemple, les seuls *Botr* mentionnés dans les événements des années 690 sont les Libyens de Cyrénaïque enrôlés dans l'armée arabe, et jamais les hommes de la Kahena [...]. Comment faire confiance, dans de telles conditions, à ces sources généalogiques ? N'est-il pas temps de reconnaître, enfin, que celles-ci nous informent bien plus sur les enjeux idéologiques et politiques de l'époque où elles furent rédigées que sur le passé pré-arabe du Maghreb ?

- 12 Mais dès lors, si l'on renonce une fois pour toutes au mythe, d'ailleurs forgé par l'historiographie coloniale, d'un Ibn Ḳhaldûn « au génie absolument à part, en avance de plusieurs siècles sur son temps », si l'on s'interroge sur ses sources, et surtout si l'on n'oublie pas l'essentiel, à savoir que tous les historiens arabes anciens, y compris Al-Mâlikî, ne disent pas un mot de Dihya et des Djeraoua (ignorés aussi des géographes), la fragilité de tous les essais modernes sur l'identité de la Kahena apparaît dans sa brutale réalité. On peut, certes, à partir d'une conjecture retrouvant derrière les si incertains *Matiya* et *Tifan* deux noms grecs (Mathias et Théophane), se risquer à lui prêter une ascendance paternelle romaine, et à en faire « une de ces Berbères de sang mêlé » (M. Talbi) ; on peut aussi se livrer à des spéculations sur l'émergence nouvelle de Djeraoua totalement inconnus auparavant ; mais tout cela, sans parler d'autres interprétations plus romanesques ou franchement fantaisistes, ne peut sortir du domaine de la pure hypothèse. Mieux vaut, à notre sens, s'en tenir aux informations données par les sources des ^{ix}^e-^{xiii}^e siècles : la Kahena avait d'abord été « la reine de l'Aurès », avant de devenir « la reine des Berbères de l'Ifrîqiyya », nom que lui donnent simplement les textes les plus anciens (les sources d'Elie Bar-Sinaya, Ibn ʿAbd al-Hakam et Al-Balâdhî ūrî).
- 13 Son origine aurasienne, souvent signalée à partir d'Al-Mâlikî, est corroborée par la localisation des grandes batailles du règne : la Kahena commença en effet, lors du premier assaut de Hassan, par démanteler la forteresse de Baghaï (Al-Mâlikî, Ibn al-Aṭṭîr, Al-Nuwayrî, Ibn ʿIdhārî), avant de le vaincre au bord d'une rivière nommée

Miskyana (Al-Mâlikî) ou Nini (Ibn al-Aṭṭîr, Al-Nuwayrî), qui se situait aussi au nord de l'Aurès. Et cinq ans plus tard, c'est après avoir pris Gafsa et l'avoir poursuivie « dans la montagne » que Hassan la vainquit. Quant au titre royal sans référence tribale qui lui est donné par ces sources, il correspond bien à la réalité qui s'était esquissée dans le massif depuis la fin du v^e siècle. L'Aurès avait été en effet la première région à se soulever contre le royaume vandale vers 484, et une principauté maure puissante, dirigée dans les années 530-540 par Iaudas*, s'était constituée rapidement dans ce secteur. Or les sources byzantines, et notamment Corippe, qui ailleurs n'hésitent pas à citer les appartenances tribales des chefs insurgés, font à propos de Iaudas exception, comme si son pouvoir avait dépassé tous les apparentements tribaux : Procope en fait le chef de l'*Aurasion*, et Corippe celui de l'*Aurasitana manus*. Les termes géographiques et non ethniques employés par les auteurs arabes avant Ibn Kḥaldûn pour désigner la Kahena se situent exactement dans la même perspective : elle était la « reine du Mont Auras », et cette définition simple reflète probablement une continuité politique entre vi^e et vii^e siècle. Plus tard, c'est dans le contexte consécutif à l'effondrement byzantin qu'elle devint, aux yeux des citadins du Nord, « la reine des Berbères », dont semble-t-il, ils ne se sentaient pas très proches. Mais ceci nous amène à poser le problème du sens de son action politique.

Le combat de la Kahena

- 14 Nombre de sources arabes, dont plusieurs des plus anciennes, établissent un lien explicite entre Koceila et la Kahena. Pour Ibn al-Aṭṭîr, Al-Nuwayrî et Ibn Kḥaldûn, les Berbères révoltés se rallièrent à elle après la mort de leur chef, vers 688. Al-Wâkidi, on l'a vu, écrit qu'elle se souleva « *par suite de l'indignation qu'elle ressentit de la mort de Koceila* ». Ibn ʿAbd al-Hakam va plus loin, en semblant, à trois reprises, faire de Koceila son fils, ce que ne dément pas un curieux passage d'Ibn Kḥaldûn, qui indique que « *ce fut elle qui poussa les Berbères de Tehouda à tuer ʿUqba ibn Nâfi pendant qu'il traversait la plaine qui s'étend au midi de l'Auras* ». De son côté, Al-Bakrî fait état d'une tradition selon laquelle c'est « *dans le territoire de Gabès* » que se produisit le tout premier heurt entre Hassan et les Berbères, « *commandés par un des anciens généraux de Koceila* ». Sans qu'il soit nécessaire d'imaginer comme Ch.-E. Dufourcq un commandement rotatif entre « Branès » et « Botr », cette insistance établit une continuité entre les deux mouvements de résistance berbère qui ne peut réellement surprendre, surtout si on admet que Koceila était originaire de Numidie ou de Byzacène méridionale. L'approche du problème a ici souvent été faussée par l'influence exercée sur les chercheurs modernes par les théories d'Emile-Félix Gautier, qui faisait des Djeraoua une tribu de grands nomades chameliers récemment arrivés dans l'Aurès, nécessairement différents des Awraba de Koceila, eux décrits comme de parfaits sédentaires Branès. En fait, rien n'autorise à qualifier les hommes de la Kahena de purs nomades : « *nous voulons des pâturages et des champs pour la culture* », lui font dire Al-Mâlikî et Al-Nuwayrî, ce qui pourrait convenir à n'importe quelle population aurasienne, ancienne ou moderne, et en tout cas aux peuples que commandait Koceila une dizaine ou une quinzaine d'années auparavant. Bastion maure depuis la fin du v^e siècle, l'Aurès avait les moyens, non seulement de prolonger la résistance, mais aussi d'en prendre la direction.
- 15 La signification de cette résistance pose cependant plusieurs problèmes. Koceila avait agi, semble-t-il, en accord avec l'Empire, sans véritable volonté de rupture avec le

passé. Rien de tel n'apparaît dans l'histoire de la Kahena. Aucun auteur ne lui prête explicitement, à la différence de son prédécesseur, un commandement sur des troupes byzantines. Le contexte avait en effet changé par rapport au début des années 680, où les soldats de Byzance tenaient encore la Proconsulaire. Carthage tombée, les forces impériales avaient été dispersées ou s'étaient rembarquées, et les chefs maures constituaient désormais le seul pouvoir alternatif à l'autorité arabe (ce qui explique aussi désormais le silence des sources grecques sur l'Afrique). La Kahena, seule ou en concurrence avec d'autres chefs plus au nord, assumait ce rôle, mais sans reconnaissance officielle et probablement sans être appelée même par les populations romanisées des cités africaines. « *Maîtresse de l'Ifrîqiyya entière* » (Al-Wâkidi) ou d'une « *partie de l'Ifrîqiyya* » (Ibn ʿAbd al-Hakam), elle en était, en effet, « redoutée » disent plusieurs historiens à partir d'Al-Mâlikî. Et nombre d'entre eux, dès Al-Wâkidi, évoquent ensuite « *les actes infâmes et les injustices sans nom* » qu'elle commit durant son gouvernement.

- 16 A partir d'Al-Râqîq (x^e siècle), l'accusation se fait plus précise et apparaît alors l'histoire, si souvent reprise, des dévastations volontaires ordonnées par la reine pour décourager les Arabes de revenir : destruction des villes, démolition des forteresses, abattage des arbres (par exemple dans Al-Nuwayrî), tout ceci conduisant finalement les Rûm de Gabès, puis de Gafsa et de Kastîlîya à implorer l'aide de Hassan. La question de la réalité ou non de cette politique de la terre brûlée est à peu près insoluble, tant on voit bien, notamment par leurs considérations annexes sur l'Ifrîqiyya « *jadis vaste jardin de Tripoli jusqu'à Tanger* », combien elle était devenue, chez beaucoup d'auteurs, un véritable mythe explicatif de la dégradation des systèmes d'irrigation antiques et du foisonnement des ruines romaines en Algérie orientale et Tunisie. Mais que, dès lors que l'Empire semblait avoir renoncé à l'Afrique, l'instauration d'un pouvoir maure ait été mal ressentie des populations citadines, et que celles-ci se soient interrogées sur l'opportunité d'un ralliement aux Arabes, n'est nullement à exclure.
- 17 De même, l'orientation vers une guerre totale serait bien en rapport avec le contexte de cette extrême fin du vii^e siècle : les Arabes avaient prouvé en effet depuis près de trente ans, depuis la fondation de Kairouan, leur volonté de rester sur place et d'annexer le pays, et ils ne proposaient aucun compromis entre soumission et guerre. Pour les Maures, qui bénéficiaient jusque-là, semble-t-il, d'une large autonomie dans l'Aurès, le risque de voir s'établir un pouvoir plus contraignant que celui de Byzance existait ainsi. D'autre part, on y reviendra plus loin, beaucoup étaient christianisés, et à défaut d'un nationalisme berbère assurément anachronique *stricto sensu*, la défense de leur religion donnait probablement aussi un sens à une résistance.
- 18 La Kahena releva le défi, et, à en croire nos sources les plus anciennes, son combat se voulut sans merci. Contrairement à ce qui est dit de Kocella, qui aurait ménagé les musulmans de Kairouan, ceux-ci, selon Al-Wâkidi, eurent en effet « à subir (de la Kahena) les pires traitements ». De même Elie Bar-Sinaya écrit que lors de la première campagne de Hassân, « *tous ceux qui étaient avec lui périrent et furent tués* ».
- 19 Ces récits contrastent beaucoup avec les textes ultérieurs qui racontent l'histoire édifiante et romanesque du jeune guerrier arabe Ḳḥaled, épargné par la reine, puis adopté par elle. Mais on sent là manifestement une volonté tardive de réécrire l'histoire pour expliquer l'union militaire qui s'établit précocement, au début du viii^e siècle, entre Arabes et Berbères. Et c'est probablement ce qui explique aussi, en sens inverse, que les mêmes auteurs anciens n'aient apparemment jamais entendu parler des deux fils de la reine qui auraient été intégrés à un rang élevé dans l'armée arabe :

elle fut tuée, « *elle et ses enfants* », dit simplement Al-Wākidi, à la différence de ses successeurs, qui accordent presque plus d'importance à ces ralliements qu'à la guerre.

- 20 On peut cependant, dans ce dernier cas, accorder plus de crédit à un récit qui, au demeurant, figure déjà chez Ibn ʿAbd al-Hakam. Depuis la conquête de la Cyrénaïque, les Arabes s'efforçaient en effet d'intégrer des contingents berbères à leur armée, et la participation des Aurasiens à leurs expéditions, sinon dès la défaite, en tout cas quelques années plus tard, est hautement vraisemblable. Même l'épisode de l'envoi volontaire au général ennemi de ses fils par la reine ne peut ici surprendre, puisque, comme E.-F. Gautier l'a montré jadis, d'autres exemples de tels comportements sont attestés dans l'histoire berbère.

La Kahena, femme, Berbère, et chrétienne (?)

- 21 L'émergence d'une femme à la tête d'une principauté ou d'un royaume berbère a parfois surpris les historiens modernes, et a été une des sources de la thèse de la non-historicité. Au XVIII^e siècle, Lebeau (*Histoire du Bas-Empire*, t. XII, p. 46) supposait même que la Kahena était « *le patrice Jean lui-même* (le général byzantin qui avait repris temporairement Carthage en 697), *que les historiens arabes ont déguisé en femme parce qu'il était eunuque* »...! Mais Ibn K̲h̲aldūn lui-même, dès la fin du XIV^e siècle, avait manifestement aussi été gêné par ce point, et, de manière très originale, il ajoutait ceci à sa présentation de la reine :

« *Cette femme avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu, et comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire, toute la tribu* » (*Histoire des Berbères*, trad. De Slane, t. III, p. 193).

- 22 Force est, certes, de reconnaître qu'à l'exception peut-être de la princesse saharienne Tin-Hinan, on ne connaît aucun autre exemple de femme à la tête d'une tribu ou d'une confédération berbère dans l'Antiquité tardive. Mais l'unanimité des sources arabes, en dehors de ce passage d'Ibn K̲h̲aldūn, ne justifie aucune autre hypothèse, d'autant que deux faits spécifiques réduisent la singularité de ce pouvoir féminin. Le premier est le lien qu'établissent plusieurs de nos sources entre la Kahena et Kocella, et le contexte dramatique des années qui suivirent la mort de ce chef : dans d'autres sociétés, aussi peu portées jusque-là à admettre un pouvoir féminin, mais plongées dans de telles circonstances, l'émergence de fortes personnalités a souvent transcendé les préjugés et les discriminations entre les sexes. C'est d'ailleurs cette comparaison aussi, toutes différences mises à part, qui inspirait certains historiens du siècle passé lorsqu'ils n'hésitaient pas à faire de la Kahena « *la Jeanne d'Arc berbère* ».

- 23 Dans le cas de la Kahena, le phénomène a d'autant plus de chances de s'être produit qu'elle avait elle-même la réputation d'être une prophétesse, et ceci dans une société où ce don était, selon le témoignage de Procope au VI^e siècle, l'apanage des femmes : « *Chez ce peuple, en effet, les hommes n'ont pas le droit de prophétiser ; et ce sont au contraire les femmes qui le font : certain rite religieux provoque en elle des trances qui, au même titre que les anciens oracles, leur permettent de prédire l'avenir* » (*Guerre vandale*, II, 8, 13, trad. D. Roques). L'historien grec, témoin direct des insurrections maures des années 534-535 en Byzacène et Numidie, ajoute que c'est en fonction de leurs oracles que les chefs berbères avaient alors déterminé leur stratégie politique face à l'Empire. Et Corippe, témoin des mêmes événements, évoque à deux reprises la consultation par des chefs maures d'une prophétesse établie dans une oasis du désert libyen, probablement

Augila. Il y avait là une source potentielle d'autorité. Allant plus loin, en se fondant sur l'exemple d'un autre chef évoqué par le poète Ierna, qui était à la fois roi et prêtre des *Laguatan*, M. Fantar a avancé que la Kahena, dont le nom serait d'origine punique selon lui (Kahena = KHN, Kohenet en punique, c'est-à-dire prêtresse), aurait, en fait, exercé ce double pouvoir. L'hypothèse manque de preuves, mais dans tous les cas, pour exceptionnel qu'il ait été, le commandement d'une femme sur les Berbères ne peut ainsi réellement être rejeté, surtout, encore une fois, dans le contexte si particulier de la fin des années 680.

- 24 On a dit plus haut la prudence qui devrait s'imposer pour ce qui concerne l'appartenance tribale de la Kahena. La seule certitude en la matière est que, quand bien même (selon Ibn ʿIḍḥārī) un de ses deux fils aurait été un « Rûm », les Arabes virent en elle une Berbère, bien différente des Afarîqs (les Africains romanisés) et des Byzantins. Mais force est ici de revenir à cette question parce que c'est la mention par Ibn Kḥaldûn des Djeraoua qui a conduit pendant plus d'un siècle les historiens à faire de la reine une princesse juive. Dans un chapitre général sur l'histoire de la conquête, juste avant de raconter l'histoire de la Kahena, l'auteur du *Kitâb al-Ibar* ouvre en effet une curieuse parenthèse pour signaler que sept tribus berbères avaient été de religion juive, dont les Djeraoua, « *tribu qui habitait les montagnes de l'Auras et à laquelle appartenait la Kahena* ». Se fiant à la traduction De Slane, E.-F. Gautier bâtit sur ce passage une de ces grandioses constructions historiographiques auxquelles il était accoutumé, en le reliant, puisque Ibn Kḥaldûn faisait des Djeraoua des Botr, à sa théorie des migrations des grands nomades chameliers libyens. Reprenant sans le reconnaître une idée de Henri Tauxier vieille de plus d'un demi-siècle, il supposa que les juifs de Cyrénaïque, insurgés en 117 et écrasés par les armées de Trajan, s'étaient enfuis dans le désert libyen. Là, ils auraient converti des groupes nomades, qui, bientôt maîtres de l'élevage du dromadaire, commencèrent une migration dévastatrice vers l'ouest, dont l'installation des Djeraoua dans l'Aurès aurait été un des moments essentiels. Sans être acceptée dans tous ses détails, la théorie eut un immense succès au milieu du siècle dernier, et conforta la thèse d'une Kahena berbère. D'ailleurs, ajoutait-on, le nom même de celle-ci n'évoquait-il pas les Kohen, les prêtres juifs ?

- 25 Dès 1963, l'historien israélien H. Z. Hirschberg, en retraduisant le texte d'Ibn Kḥaldûn et en reprenant de manière rigoureuse l'ensemble du dossier, remit en cause cette interprétation, et de manière générale l'existence de grandes tribus berbères juives à la fin de l'Antiquité. Mais son travail, pour des raisons en grande partie extra-scientifiques, fut contesté et resta quasiment ignoré des historiens de l'Afrique byzantine et de la conquête arabe. C'est la parution d'un article de M. Talbi en 1971, avec une nouvelle traduction française du passage du *Kitâb al-Ibar* et un commentaire détaillé, qui ébranla enfin ce mythe, assurément un des plus populaires de l'historiographie nord-africaine. Deux arguments furent ici décisifs. D'abord, Ibn Kḥaldûn faisait suivre son paragraphe sur les Berbères juifs par ces phrases, toujours oubliées des commentateurs :

« C'est Idris le Grand... qui, en se proclamant souverain du Maghreb, vint y effacer les dernières traces des différentes religions et confessions qui avaient subsisté (après l'islamisation). En effet, comme nous l'avons déjà mentionné, les Berbères d'Ifrîqiyya et du Maghreb étaient, avant l'Islam, sous la domination des Francs (Latins ?) et professaient le christianisme, religion qu'ils partageaient avec Byzance. Telle était la situation lorsque commencèrent les invasions musulmanes ».

- 26 Et il le faisait surtout précéder de cette précision :

« De même, peut-être, certains groupements berbères avaient-ils même professé le judaïsme, empruntant cette religion aux Fils d'Israël au moment de l'apogée de l'extension de leur royaume, en raison de la proximité de la Syrie, alors toute puissante, de leur pays. Tel fut en particulier le cas des Djeraoua... ».

- 27 Manifestement, ce judaïsme de certains Berbères, et des Djeraoua en particulier, était donc pour Ibn Ḳhaldūn une réalité d'un autre temps, nés ancien, qui se situait à l'époque où, selon le mythe de leur origine palestinienne souvent mentionné dans les sources arabes, ils avaient été les voisins des Juifs, eux-mêmes alors à leur apogée (sous David et Salomon ?). Dans son article, M. Talbi admettait la possibilité d'une ancienne communauté de religion entre les deux peuples. En réalité, on peut se demander s'il ne s'agit pas là seulement d'un des avatars de ce mythe d'origine, qui faisait des Berbères les descendants des Cananéens ou des Philistins. L'essentiel, notait à juste titre l'historien tunisien, restait cependant la référence au christianisme des Berbères au moment de l'arrivée des Arabes, une réalité confirmée par bien d'autres textes. M. Talbi en citait certains, G. Camps après lui, et l'auteur de ces lignes encore récemment en ont réuni d'autres, qui ne laissent guère de doutes sur l'ampleur de cette christianisation des populations maures à la fin de l'époque byzantine.
- 28 Le phénomène est-il cependant sûr pour la Kahena elle-même ? Ibn Ḳhaldūn ne le dit pas explicitement, et aucun autre auteur arabe avant lui. En revanche, l'un d'entre eux, Al-Mālikī, ajoute un détail singulier : *« elle avait avec elle une énorme idole de bois qu'elle adorait ; on la portait devant elle sur un chameau »*. M. Talbi, suivi par G. Camps, a voulu voir dans cette idole une icône chrétienne, du Christ, de la Vierge, ou d'un saint protecteur de la reine. A l'inverse, et par comparaison avec l'exemple, il est vrai troublant, de Ierna, qui en 546 portait avec lui l'idole du dieu Gurzil, M. Fantar a défendu la thèse d'une divinité berbère, et donc fait de la Kahena une païenne. Aucune certitude n'est possible, mais la christianisation de l'Aurès dans l'Antiquité tardive est une réalité qui n'est guère contestable, et qui atteignait aussi les Maures : *l'imperator Masties* de l'inscription d'Arris, contemporaine de l'époque vandale, en est le plus bel exemple. Or Masties fut probablement un des prédécesseurs de la Kahena à la tête du royaume aurasien. L'appartenance de la reine à la communauté chrétienne reste donc l'hypothèse la plus vraisemblable.
- 29 Près de deux siècles d'exégèse et de controverses n'ont, au total, assurément pas éclairci définitivement les multiples problèmes posés par cet étrange personnage. Le bilan ici donné de l'état des recherches ne suffira sans doute pas non plus à tarir l'imagination de tous ceux que la Déborah berbère, comme l'appelait G. Marçais, fait encore rêver. J. Déjeux a, il y a un peu plus de vingt ans, établi un panorama des si nombreuses fictions pseudo-historiques, littéraires ou poétiques qu'a suscitées la reine de l'Aurès depuis le Second Empire. La plus ancienne qu'il a analysée, une brochure anonyme de 1890, s'achève ainsi : *Sparte eût inscrit son nom dans ses temples. Homère l'eût célébré dans ses poèmes immortels*. Beaucoup reprendraient encore aujourd'hui la formule à leur compte, et peut-être après tout n'ont-ils pas tort : face à de tels personnages, on peut penser que, de toute façon, l'histoire ne parviendra jamais à détruire complètement le mythe.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

IBN ʿABD AL-HAKAM, 1922. *Kitāb Futuḥ Miṣr*, V, éd. C. C. Torrey, Yale, trad. A. Gateau, *Revue tunisienne*, 1932, p. 71-74.

AL BALĀDHURI, 1916. *Futuḥ al-Buldan*, trad. P. K. Hitti et F. C. Murgotten, t. 1, New York, p. 360.

IBN AL-RĀQĪQ, 1990. *Tārīkh Ifriqiyya wa-l-Maghrib*, éd. A. A. Zaydan et E. O. Musa, Tunis-Tripoli.

AL-MĀLIKĪ, 1969. *Kitāb Riyad al-Nufūs*, trad. partielle par H.R. Idris, dans *Revue des études islamiques*, t. XXXVII, 1, p. 143-146.

AL-BĀKRĪ [EL-BEKRI], 1913. *Masālik*, trad. De Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*, Alger, p. 22-23, 48, 69, 121, 277, 340.

IBN AL-ATHĪR, 1896. *Al-Kāmil fī al-tārīkh*, éd. Tornberg, t. IV, p. 31-33 ; trad. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, *Revue africaine*, p. 376-379.

AL-NUWAYRĪ, 1841. trad. De Slane, dans *Journal asiatique*, 3^e série, t. XI, p. 557-560.

AL-TIDJĀNĪ, 1852. *Riḥla*, trad. partielle A. Rousseau, dans *Journal asiatique*, 4^e série, t. 20, p. 118-121.

IBN ʿIDHĀRĪ, 1901. *Al-Bayān al-Mughrib*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, t. 1, p. 35-38 ; trad. partielle par E. Fagnan, t. 1, Alger, p. 25-31.

ʿUBAYD ALLĀH IBN SĀLIH, 1954. *Fatḥ al-Arab li-l-Maghrib*, trad. E. Lévi-Provençal, « Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes », *Arabica*, t. 1, p. 40-41.

IBN KHALDŪN, 1852. *Kitāb al-ʿIbar*, trad. De Slane, *Histoire des Berbères* t. 1, Alger, p. 208, 213-215 ; t. 3, p. 192-194.

ELIE BAR-SINAYA (ELIAS DE NISIBIS), 1910. *Opus chronologicum*, éd./trad. E. W. Brooks, CSCO, *Script. Syr.*, 3^e série, t. 7, Rome-Paris-Leipzig, p. 74 ; traduction française L. J. Delaporte sous le titre *Chronographie*, Paris, 1910, p. 95 et 97.

Travaux modernes

CAMPS G., 1992. *L'Afrique du Nord au féminin*, Paris, p. 124-139.

DEJEUX J., 1983. « La Kahina : de l'histoire à la fiction littéraire. Mythe et Epopée », *Studi Magrebini*, 15, p. 1-42.

DIEHL CH., 1896. *L'Afrique byzantine*, Paris.

DJAÏT H., 2004. *La fondation du Maghreb islamique*, Tunis.

DUFOURCQ Ch.-E., 1968. « Berbérie et Ibérie médiévales : un problème de rupture », *Revue historique*, t. 240, p. 293-324.

FANTAR M., 1987. « La Kahina, reine des Berbères », *Reppal*, 3, p. 169-184.

FOURNEL H., 1875. *Les Berbers. Etude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes*, t. 1, Paris.

GAUTHIER E.-F., 1924. « Un passage d'Ibn Khaldoun et du Bayan », *Hesperis*, t. 4, p. 305-312.

GAUTHIER E.-F., 1937. *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris.

HIRSCHBERG H. Z., 1963. « The problem of the judaized Berbers », *Journal of African History*, p. 313-339.

- HIRSCHBERG, H. Z., 1974. *A History of the Jews in North Africa, From Antiquity to the 16th Century*, Leiden.
- JULIEN (CH.-A.), COURTOIS C, LE TOURNEAU R., 1952. *Histoire de l'Afrique du Nord*, t. 2, *De la conquête arabe à 1830*, Paris.
- MARÇAIS G., 1946. *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris.
- MODERAN Y., 2004. *Les Maures et l'Afrique romaine, IV^e-VII^e siècle*, Rome.
- TALBI M., 1971. « Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812) : L'épopée d'al-Kahina », *Cahiers de Tunisie*, n° 73-74, t. XIX, p. 19-52.
- TALBI M., 1971. « Hassan ibn al-Nu'man », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., t. 3, p. 279.
- TALBI M., 1982. « Kahina (al) », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., t. V, p. 440-442.
- WILL E. ET ORRIEUX C, 1992. « Prosélytisme juif » ? *Histoire d'une erreur*, Paris.

INDEX

Mots-clés : Arabes, Aurès, Christianisme, Conquête arabe, Femme, Islam, Judaïsme, Oqba, Résistance